

Eric-Emmanuel Schmitt

Petits Crimes

conjugaux

VesalBookShop.com

VesalBookshop.com

© Éditions Albin Michel, 2016

ISBN : 978-2-226-23661-6

Avec le soutien du



Centre national du livre

La nuit dans un appartement.

Bruits de clés et de verrous.

La porte s'ouvre, faisant glisser deux ombres entourées par la lumière ocre du couloir.

La femme pénètre dans la pièce, l'homme reste sur le seuil, en arrière, une valise à la main, comme s'il hésitait à entrer.

Lisa se précipite sur les lampes et les allume vivement, l'une après l'autre, impatiente de rendre le lieu visible.

Une fois qu'elle a tout illuminé, elle désigne l'appartement, les bras ouverts, comme si elle avait préparé le décor d'un spectacle.

VesalBookshop.com

LISA. Alors ?

Il hoche la tête négativement. Inquiète, elle insiste.

LISA. Si ! Prends ton temps. Concentre-toi.

Il pose un regard consciencieux et exhaustif sur chaque meuble puis courbe le cou, vaincu, piteux.

LISA. Rien ?

GILLES. Rien.

Ne pouvant se satisfaire de cette réponse, elle lui fait poser sa valise, referme la porte et le prend par le bras pour le conduire jusqu'à un siège.

LISA. Voilà le fauteuil où tu aimes lire.

GILLES. Il m'a l'air épuisé.

LISA. Je t'ai proposé cent fois d'en changer le tissu mais tu m'as répondu que je devais choisir entre le tapissier et toi.

Gilles s'assoit dans le fauteuil. Il grimace de douleur.

GILLES. Il n'y a pas que le tissu à changer, il me semble qu'un des ressorts est plutôt agressif.

LISA. Le ressort intellectuel.

GILLES. Pardon ?

LISA. Tu prétends qu'un fauteuil n'est sain que s'il est inconfortable. Ce ressort qui te rentre dans la fesse gauche, tu l'appelles le ressort intellectuel, l'aiguillon de la pensée, le pic de la vigilance !

GILLES. Suis-je un faux intellectuel ou un véritable fakir ?

LISA. Assieds-toi à ton bureau.

Docile, il la suit mais considère la chaise avec méfiance, y passant préalablement la main. Lors qu'il s'assoit, on entend le métal couiner. Il soupire.

GILLES. Ai-je aussi une théorie sur les sièges qui crissent ?

LISA. Evidemment. Tu refuses que j'y mette une goutte d'huile. Tu considères chaque grincement comme une sonnette d'alarme. Un tabouret rouillé

participe activement à ton combat contre le relâchement universel.

GILLES. Aurais-je des théories sur tout ?

LISA. Presque. Tu ne supportes pas que je range ton bureau, appelant le chaos dans lequel tu entasses les papiers l'« ordre d'archivage historique ». Tu assures qu'une bibliothèque sans poussière est une bibliothèque de salle d'attente. Tu estimes que les miettes, ça n'est pas sale puisque nous mangeons le pain. Tu m'as même soutenu récemment que les miettes sont les larmes du pain qui souffre lorsque nous le déchiquetons ; conclusion : lits et canapés sont pleins de chagrin. Tu ne changes jamais les ampoules grillées sous prétexte qu'il faut porter le deuil de la lumière pendant quelques jours. Après quinze ans d'études et de proximité conjugale, je suis d'ailleurs parvenue à ramener tes multiples théories à une seule thèse, mais fondamentale celle-ci : ne rien faire dans une maison !

Il a un sourire désolé, très doux.

GILLES. Vivre avec moi est infernal ?

Surprise, elle se tourne vers lui.

LISA. Tu m'attendris lorsque tu poses cette question.

GILLES. Et ma réponse ?

Elle ne dit rien. Comme il attend, elle finit par concéder avec une tendresse pudique :

LISA. C'est sans doute infernal mais... d'une certaine façon... je tiens à cet enfer.

GILLES. Pourquoi ?

LISA. Il y fait chaud...

GILLES. Toujours, en enfer.

LISA. Et j'y ai ma place...

GILLES. Lucide Lucifer...

Apaisé par sa déclaration, il dirige son attention autour de lui en caressant les objets à sa portée.

GILLES. Etrange... j'ai l'impression d'être un nouveau-né adulte. Depuis... Depuis quand d'ailleurs ?

LISA. Quinze jours...

GILLES. Déjà ?

LISA. J'ai trouvé ça long.

GILLES. J'ai trouvé ça court. *(Pour lui-même.)* Me réveiller, un matin, à l'hôpital, la bouche molle comme si je sortais de chez le dentiste, des picotements dans les joues, un bandage autour de la tête, un poids dans le crâne. « Qu'est-ce que je fais là ? Aurais-je eu un accident ? Enfin, je suis vivant. » Le réveil comme un soulagement. Toucher mon corps comme si on venait de me le rendre. Je vous ai raconté le...

LISA *(le corrigeant)*. Tu !

GILLES *(se reprenant)*. Est-ce que je t'ai raconté le coup de l'infirmière ?

LISA. Le coup de l'infirmière ?

GILLES. Une infirmière pousse la porte. « Contente de vous voir les yeux ouverts, monsieur Sobiri. » Je me retourne pour voir à qui elle s'adresse, je découvre que je suis seul dans la chambre. Elle insiste. « Comment allez-vous, monsieur Sobiri ? » Elle a l'air sûre d'elle. Fatigué, je mobilise mes forces pour lui répondre quelques mots. Quand elle part, je rampe sur mon lit pour arracher la feuille de température : on y a inscrit ce nom, Gilles Sobiri. « Pourquoi m'appellent-ils comme cela ? Qui s'est trompé ? » Sobiri ne m'évoque rien. Mais, dans le même instant, je peine à donner une autre identité, il ne me revient que des noms d'enfance, Mickey, Winnie l'Ourson, Fantasio, Blanche-Neige. Je me rends alors compte que je ne sais plus qui je suis. J'ai perdu la mémoire. Cette mémoire-là. La mémoire de moi. En revanche, je me rappelle toujours mes déclinaisons latines, mes tables de multiplication, mes conjugaisons russes, mon alphabet grec. Je me les récite. Ça me rassure. Le reste va me revenir. Comment pourrait-on posséder parfaitement sa table de multiplication par huit – la plus difficile, tout le monde est d'accord – et oublier qui l'on est ? Je tente de ne pas paniquer. J'en viens même à me convaincre que c'est mon bandage qui, me serrant trop les tempes, comprime ma mémoire ; dès qu'on me l'ôtera, tout rentrera dans l'ordre. Médecins et infirmières se succèdent. Je leur apprends mon amnésie. Ils me considèrent gravement. Je leur explique ma théorie du bandage. Ils ne contrarient pas mon optimisme. Quelques jours plus tard, une autre infirmière, une belle femme, qui n'a pas mis sa blouse, entre dans ma chambre. « Canon, la nouvelle

infirmière ! me dis-je. Mais pourquoi reste-t-elle en civil ? » Elle ne parle pas, elle me regarde en souriant, elle m'attrape la main et me caresse les joues. Je suis en train de me demander si on ne m'a pas envoyé une nurse très spéciale, une nurse avec mission spécifique, « service mâles en souffrance », une nurse de la brigade des putes, lorsque l'infirmière en civil m'annonce qu'elle est ma femme. *(Il se tourne vers Lisa.)* Au fait, en êtes-vous certaine ?

LISA. Certaine.

GILLES. Vous n'êtes pas en service commandé ?

LISA. Tu dois me tutoyer.

GILLES. Vous n'êtes pas... tu n'es pas...

LISA *(l'interrompant)*. Je suis ta femme.

GILLES. Tant mieux. *(Un temps.)* Et vous êtes... tu es certaine de nous avoir ramenés chez nous ?

LISA. Certaine.

Il considère une nouvelle fois la pièce où il se trouve.

GILLES. Sans vouloir tirer de conclusion hâtive, je crois que je préfère ma femme à mon appartement.

Ils rient. Un vrai désarroi doit percer sous l'humour de Gilles. Il souffre.

GILLES. Qu'allons-nous faire ?

LISA. Ce soir ? T'installer. Et reprendre la vie comme avant.

GILLES. Qu'allons-nous faire si la mémoire ne me revient pas ?

LISA (*troublée*). Elle reviendra.

GILLES. Je suis à bout d'optimisme, j'ai fini mes tablettes.

LISA. Elle reviendra.

GILLES. Depuis quinze jours, on me serine ça, qu'il suffit d'un choc... Je vous ai vue, je ne vous ai pas reconnue. Vous m'avez apporté des albums photographiques, j'avais l'impression de feuilleter un annuaire. Nous rentrons ici, je me crois à l'hôtel. (*Douloureux.*) Rien ne m'est plus familier. Il y a des bruits, des couleurs, des formes, des odeurs, mais plus rien n'a de sens. Ça ne se raccorde pas. Il y a un univers, bien plein, bien riche, qui a l'air cohérent, mais j'y erre sans y trouver mon rôle. Tout est consistant sauf moi. Moi a disparu.

Elle s'assoit auprès de lui et saisit ses mains entre les siennes pour le calmer.

LISA. Le choc se produira. Les cas d'amnésie définitive sont très rares.

GILLES. D'après le peu que je sais de moi, je suis tout à fait le genre de gars à avoir une réaction « rare ». Non ? (*Suppliant.*) Qu'allez-vous faire...

LISA. Tu !

GILLES. Que vas-tu faire si je ne me retrouve pas ? Tu ne vas pas vivre avec mon double décérébré, un singe qui me ressemble ?

LISA (*s'amusant de son angoisse*). Pourquoi pas ?

GILLES. Pas si tu m'aimes, Lisa, pas si tu m'aimes !

Lisa cesse de rire.

GILLES. Si tu m'aimes, moi, tu n'aimes pas mon jumeau. Mon apparence ! Une enveloppe vide ! Un souvenir qui ne se souvient de rien !

LISA. Calme-toi.

GILLES. Si tu m'aimes, tu m'accepteras défiguré, infirme, vieux, malade, mais à la condition que je reste moi-même. Si tu m'aimes, tu me veux « moi », pas seulement mon reflet. Si tu m'aimes... tu...

Lisa, agacée, se relève et arpente la pièce.

GILLES. Est-ce que vous m'aimez ?

LISA. Tu !

GILLES. Est-ce que tu m'aimes ?

Le contemplant avec douleur, Lisa se tait. Gilles réfléchit, laissant un temps entre chaque phrase :

GILLES. Suis-je aimé ? Suis-je aimable ? Seulement aimable ? Me voilà inconnu. Même pour moi. Je ne suis même pas certain de m'apprécier, je manque de matériel...

Il hausse les épaules. Elle le fixe bizarrement. Elle voudrait parler mais elle se retient. Un temps.

GILLES. Est-ce que vous l'aimiez, lui ?